50 ans de peinture

Isabelle Guégan

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/abpo/4730>

DOI : 10.4000/abpo.4730

ISBN : 978-2-7535-7968-2

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 20 novembre 2019

Pagination : 215-217

ISBN : 978-2-7535-7966-8

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Isabelle Guégan, « 50 ans de peinture », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 126-3 | 2019, mis en ligne le 20 novembre 2019, consulté le 08 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/4730> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/abpo.4730>

rencontrées par un pauvre pour se nourrir et nourrir sa famille ». Selon les auteurs, dans la procédure d'accès à l'aide, la relation interpersonnelle, de type paternaliste, s'efface au profit d'un « jugement sur pièces [qui] prime sur toute autre considération » (p. 301). Ce jugement élaboré à partir des outils d'évaluation de l'assistance légale invite à remettre en cause la distinction – fausse ? – entre une administration publique animée par des agents campant sur les procédures bureaucratiques et une sphère de la bienfaisance privée animée par des associatifs disponibles et souples : la « bonne volonté bienfaisante [...] se déploie de plus en plus à l'intérieur d'un cadre de plus en plus soumis à des normes managériales » (p. 302).

Avec ce volume, on est assurés de disposer d'un travail de référence sur l'aide alimentaire. Ce travail prend à bras-le-corps la complexité de l'invention et des réinventions en ce domaine, et la complexité contemporaine de ses conditions d'existence. Qui plus est, il est instructif sur la question plus générale de la gestion officielle de la question sociale. Si l'ouvrage montre que cette gestion est collective – les différentes organisations s'empruntent mutuellement outils et savoir-faire, il est aussi très éclairant sur le fait que les associations ne sont pas, dans l'action contre la faim et plus généralement contre la pauvreté, soumises seulement à la « bonne volonté financeuse » des pouvoirs publics. Force est de constater, en effet, qu'elles sont en position d'inspirer et même d'imposer des orientations politiques. Confirmant, si cela est nécessaire, le potentiel analytique de cette manière de saisir empiriquement le social, cette monographie consacrée à l'espace nantais permet de restituer finement les expressions concrètes de la position centrale et légitime des associations d'aide alimentaire sur ce « terrain dit de l'insertion au nom de la lutte contre l'exclusion et de la critique – unanime – de l'assistanat » (p. 302). La finesse de cette restitution doit beaucoup à la capacité manifeste des enquêteurs à s'attacher davantage à comprendre les associatifs qu'à les juger.

Sylvain BORDIEC

POUËDRAS, Lucien, *50 ans de peinture*, Morlaix, Skol Vreizh (préfaces de François de Beaulieu, Françoise Terret-Daniel), 2018, 240 p.

Depuis cinquante ans, dans près de 400 toiles, Lucien Pouëdras s'est attaché à décrire les derniers feux de la civilisation rurale bretonne d'avant le remembrement des années 1960. Le livre album que les éditions Skol Vreizh lui consacrent permet de se rendre compte de la variété des aspects illustrés par ce peintre qu'on ne saurait classer artificiellement dans la catégorie des « peintres naïfs » même si cet autodidacte partage avec eux certains points communs tel que le refus de la perspective. Plus qu'au Douanier Rousseau, c'est à Simone Le Moigne (1911-2001), peintre de haute-Cornouaille qui s'est elle aussi attachée à dépeindre les paysages de son enfance bretonne que l'on peut rattacher l'œuvre de Lucien Pouëdras. Né en 1937 à Languidic (Morbihan), Pouëdras a vécu dans la ferme familiale jusqu'en 1960 et partagé les activités de ses parents. Dans les années 1960, il découvre le monde urbain et assiste en parallèle au bouleversement des campagnes. La mode n'était pas alors à l'écologie et bien des gens s'ébahissaient devant les changements induits dans la vie des paysans. Les premières interrogations naissent alors chez ce fils de paysan qui voit le monde de son enfance être mis, au propre et au figuré, sens dessus dessous (l'arasement des talus n'en est qu'un exemple parmi d'autres). Le « progrès » devait-il contribuer à disqualifier les méthodes ancestrales transmises au fil des générations au profit des engrais chimiques, des tracteurs et des élevages

industriels ? Les paysages et scènes de la vie rurale que Pouëdras peint sont le reflet de ce que l'enfant Lucien a vu et vécu. Le sauvage ne l'intéresse pas, ce sont les champs et villages des paysans bretons qui constituent sa source d'inspiration. Même si l'exode rural vers les villes était entamé, cette Bretagne traditionnelle était encore celle d'un monde plein et nombre de toiles représentent de nombreux personnages occupés à diverses activités. Les relations de voisinage étaient bien vivaces : à cette époque, deux voisins travaillant dans deux champs limitrophes pouvaient encore entamer la conversation au-dessus de leurs talus (toile 157, p. 109) et le réparateur de parapluie (toile 19, p. 22) apportait les nouvelles d'un village à l'autre tandis que les *filajoù* (veillées) de l'hiver rassemblaient les voisins (toile 67, p. 55). Cette Bretagne des années 1940 ou 1950 était aussi celle des landes, thème souvent représenté par Pouëdras qui en a illustré les travaux au fil des saisons. La mécanisation était encore très limitée bien que la « batteuse » ait permis de gagner du temps lors des moissons et d'épargner la fatigue des hommes même si elle requerrait encore la présence de nombreux paysans (toile 56, Le battage du blé noir, p. 48).

Dans la préface qu'il signe, François de Beaulieu souligne que la toile la plus emblématique de l'œuvre de Pouëdras est celle où son père répare avec un fil de fer chauffé au rouge le sabot fendu de son fils. « La scène d'apprentissage et de complicité se passe dans l'écurie sous l'œil de la jument et de son poulain. Il y a le fils qui attend nu-pieds, le geste assuré du père, le geste banal mais qu'on ne verra nulle part ailleurs, le geste qui résume à lui seul tout un monde où rien ne se perd » (p. 5). La même remarque peut être faite de la toile qui illustre la couverture de l'ouvrage. Elle montre un grand-père et son petit-fils qui apportent de l'herbe aux lapins. Au-delà de la complicité évidente entre l'adulte et l'enfant et de la banalité de la situation, c'est encore une fois une scène d'apprentissage et des gestes paysans qui se transmettent d'une génération à l'autre.

Toutefois, ce n'est qu'au début des années 1970 que Pouëdras a commencé à peindre les scènes de son enfance. Doté d'une excellente mémoire visuelle, il adopte un cadrage qui lui permet de faire figurer un morceau de campagne sur chacune de ses toiles et d'y représenter un sujet précis comme, par exemple, cette singulière chasse à l'écureuil (toile 58, p. 50) ou une « pause cerises » en pleine saison des fenaisons (toile 31, p. 32). Les animaux tiennent d'ailleurs une place importante dans cette Bretagne d'autrefois, qu'il s'agisse des abeilles (que les femmes essayent d'attirer chez elles à force de coups frappés sur des casseroles [toile 54, p. 46]), des vaches ou du cheval, compagnon au quotidien du paysan, que l'on faisait bénir lors du pardon (toile 91, p. 68) et qui était attelé à la charrette ou à la charrue. Les toiles présentent donc une campagne laborieuse où pourtant les moments de réconfort n'étaient pas absents : la sieste méridienne au cours des moissons où chacun profite de l'ombre d'un arbre pour se reposer (toile 55, p. 47), les jeux comme le tir à la corde (toile 104, p. 80), les boules, la baignade dans la rivière (toile 112, p. 85). Sous le pinceau de Pouëdras réapparaissent bien des activités aujourd'hui disparues comme les travaux dans les prairies où il fallait au cours de l'hiver débarrasser le sol des feuilles mortes pour permettre au foin de pousser (toile 162, p. 111), ou bien récolter de la litière pour les animaux (toile 187, p. 123).

Bien qu'il s'agisse pour Pouëdras de représenter les paysages et activités de son enfance, le peintre témoin se fait aussi ethnologue. Ses souvenirs ont été complétés par de nombreux témoignages recueillis auprès des anciens. Même si aucun dessin préparatoire ou croquis n'est reproduit dans cet ouvrage, le site Internet dédié à l'artiste peintre montre qu'il représentait sur de petits dessins au crayon les scènes qu'il reproduisait ensuite à la peinture à l'huile sur ses toiles. Mieux qu'une photographie, chaque toile illustre un pan de la vie d'autrefois dans les campagnes ce qui fait écrire à François de Beaulieu que le peintre est non seulement un témoin et

passer de témoignage mais qu'il est aussi un militant dès lors qu'un projet à pour vocation de défendre l'eau, la nature, une agriculture respectueuse de la vie et de la culture bretonne (p. 6). Même s'il a toujours refusé que ses toiles soient présentées dans une galerie au motif que les paysans et enfants n'y entrent pas, une partie de l'œuvre de Pouëdras est exposée notamment à l'écomusée de Saint-Degan à Brech (Morbihan) et, tout récemment, l'exposition sur les landes présentée au musée de la Bintinais à Rennes (Ille-et-Vilaine) accordait une large place aux représentations du peintre. La limite de l'œuvre de Pouëdras est sans doute dans cette impression qui naît à la contemplation des toiles d'« un paradis perdu ». On sait aujourd'hui quels sont les dommages causés par la trop grande utilisation des produits phytosanitaires et l'élevage industriel est remis en cause, mais faut-il tout rejeter en bloc ? Ne doit-on pas se souvenir que dans les années 1950-1960 les gouvernements ressassaient à l'envi aux paysans qu'il fallait réduire le coût du panier de la ménagère et donc produire plus sans se soucier des éventuels dégâts sur la biodiversité ? Dans la préface, Françoise Terret-Daniel rapporte que Pouëdras s'est donné pour mission de « remettre debout tout ce qui a pu être saccagé » (p. 8). Effectivement, le peintre a redonné vie à des centaines de kilomètres de talus, planté des arbres par milliers, recoloré une campagne dont les couleurs sont de nos jours de plus en plus uniformes. Si aujourd'hui le jaune du colza a trop souvent balayé les couleurs chatoyantes de l'automne et tous les reflets délicats de la neige en hiver, les rouges, les roses (toile 343, *Fin de journée dans la lande*, p. 217) et toutes les nuances de blanc et de gris (toile 342, *Un matin de janvier*, p. 216) illuminent l'œuvre de Pouëdras. La nostalgie perce sous le pinceau du peintre et ce n'est évidemment pas un hasard si l'une des toiles que l'on peut qualifier de « laide » représente un vieil homme face à la mécanisation (toile 18, p. 22). Sur celle-ci un homme est assis sur un tronc d'arbre et contemple un paysage rural dans lequel sont apparus bien des changements : l'ensilage du maïs, la livraison par camion des aliments pour un bétail enfermé dans un bâtiment industriel tandis que les talus ont disparu, des arbres ont été abattus, des dizaines de bottes de paille attendent le ramassage mécanique et une vieille grange abandonnée a perdu son toit. Le vieil homme au premier plan est-il l'*alter ego* de Pouëdras, désabusé devant la modernité et qui ne trouve plus sa place dans cette société nouvelle ? On est tenté de le croire quand on connaît l'engagement de Pouëdras pour la cause écologique.

Petit bémol face à ce beau livre, les dimensions des toiles ne sont pas indiquées et la date de leur réalisation ne figure pas, ce qui aurait permis d'observer une évolution possible dans le temps de la manière de peindre de Pouëdras. Ces défauts véniels sont compensés par les notices qui accompagnent chaque œuvre et qui renseignent sur les us et coutumes des campagnes. Le livre album constitue donc un témoignage vivant de la vie d'autrefois dans les campagnes bretonnes et pourra, le cas échéant, devenir un outil pédagogique pour peu que le lecteur spectateur prenne le temps de contempler avec attention chaque toile et de lire le commentaire qui l'accompagne.

Isabelle GUÉGAN

Six, Manon (dir.), *Rennes, les vies d'une ville*, Rennes, Musée de Bretagne/Presses universitaires de Rennes, 2018, 248 p.

Cet ouvrage de 246 pages a été publié en accompagnement et mémoire d'une grande et riche exposition présentée à Rennes, du 20 octobre 2018 au 25 août 2019